

TRACTS GALLIMARD II

Mars 2020

Sommaire

Patrick KECHICHIAN	Le dehors n'est pas loin.....	2
Pascal ORY	Un monde moins mondial que jamais.....	5
Michel CREPU	La Corona du colonel Dandrelin	9
Johann CHAPOUTOT	Pathologies sociales	12
Pierre JOURDE	In absentia	15
Vincent RAYNAUD	L'éclipse, situations Italiennes	18
Arthur DENOUVEAUX & Antoine GARAPON	Du choc à l'expérience.....	21
Thierry LAGET	Séquestrations Proustiennes.....	25
Claire FERCAK	Ces morts qu'on accompagne pas.....	29
Alain BADIOU	Sur la situation épidémique.....	34

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts>

Patrick KECHICHIAN Le dehors n'est pas loin

PATRICK
KÉCHICHIAN

LE DEHORS

N'EST

PAS LOIN


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

23 MARS 2020 / 14H / **N° 11**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

L' ordinaire des grandes villes, c'est le bruit, parfois assourdissant.

On voudrait dire aux automobilistes, aux camionneurs, aux motards, et à quelques jeunes fêtards en grappe sous nos fenêtres, de mieux mesurer la nuisance sonore qu'ils produisent. À Paris au milieu du mois d'août, durant peu de jours et de nuits, le bruit est bien moindre, et l'on est comme en vacances, traversant les rues en dehors des clous, avec une insouciance heureuse, presque un sentiment de possession de la ville. En cette toute fin de l'hiver de l'année 2020, alors que le printemps commence à poindre, que les bourgeons éclosent, c'est un étrange et peu ordinaire silence qui s'est installé, qui n'a aucun effet apaisant, qui met en alerte.

Une sorte de suspension, comme si tout le souffle urbain était retenu dans la gorge et les poumons de la cité. On pourrait s'en réjouir, et même en jouir, ou éprouver un apaisement... et puis non, pas du tout, c'est même tout le contraire. Diffuse, difficile à cerner, l'inquiétude reste à fleur de peau. On tend l'oreille, mais vainement : aucun écho.

Alors, dans ce silence, ou plus précisément dans ce bruit qui manque, fait défaut, cantonné chez soi, on se met à penser. Ou du moins, on essaye, à frais nouveaux. On en a le loisir, et même dans des conditions en apparence optimales. Mais cette pensée, en une telle circonstance, est tout sauf sereine. À chaque instant, elle risque même de se diluer dans l'anxiété, de devenir précipité d'angoisse. Une sorte de noire divagation s'installe, qui ennuage la pensée, plus forte en certaines heures – pour moi, dès que le soir approche. La nuit venue, on en vient presque à regretter le tintamarre juvénile des terrasses, la fumée de cigarette qui monte des trottoirs encombrés, le vrombissement des motos ou des voitures. Ces derniers jours, des applaudissements, quelques voix chantantes, des notes de musique, contrarient heureusement le lourd silence, et les miasmes invisibles qu'il transporte.

Dans cette veille, quelle idée peut nous venir, qu'il faut s'efforcer d'articuler, de formuler, de préserver de cette crainte qui est dans l'air, dans les regards et le mouvement des corps ? Celle, par exemple, allons-y carrément, du dedans et du dehors et de la sensible frontière qui les sépare, ou les rapproche. Je reviens à la première personne, celle de mon confinement. Avant ces jours d'épidémie et de désarroi aux contours flous, le dehors, certes, pouvait m'affecter, m'envahir. En lisant les journaux, en écoutant la radio, je pouvais percevoir, avec précision, information et réflexion, la menace qui pesait sur telle ou telle partie du monde, telle population, ethnie ou groupe, parfois proche. Des catastrophes, naturelles ou non, étaient désignées, décrites, analysées, reliées entre elles. Certaines étaient anticipées. Je compatissais, parfois jusqu'aux larmes. Mais l'impuissance était bien là, massive, muette, évidente, objective et donc protectrice de ma propre personne, que je le veuille ou non. Infranchissable mais transparente la barrière qui, en même temps m'abritait de tous les maux, ou de la plupart, et me donnait d'assister aux affres, incuries et folies du monde. En homme raisonnable, en chrétien tolérant qui refuse – avec une certaine condescendance, il faut bien le dire – les colères et les vitupérations, les jugements à l'emporte-pièce, l'humeur méchante, les partis pris idéologiques ou philosophiques, j'observais, pensais, partageais parfois, avec un ami, un proche, telle pensée ou question...

Quant à mon intériorité, elle suivait cahin-caha son propre chemin, dans le refuge de ma maison et de ma tête, sous la protection de ma bibliothèque et des personnes proches, aimées.

Dieu le sait, dans cette tête, cela n'allait pas toujours bien. La productivité de mon esprit laissait souvent à désirer, en termes de qualité plus encore que de quantité. Parfois même, cela déraillait, vers le rêve ou quelque fantasmagorie incontrôlable. Des images du dehors surgissaient, mais demeuraient images, sans réelle menace. Globalement les choses, toutes les choses, du dedans, elles, étaient à l'abri, libres, y compris de déraisonner, de suivre leurs propres chemins et travers, mais dans un espace bien délimité, protégé et identifié : le mien.

Et puis patatras ! Le dehors a surgi dans cet espace, s'est imposé, au cœur même du dispositif, le dénonçant. La frontière n'est plus simplement transparente, elle devient, d'une minute à l'autre, poreuse. Cela suinte de partout. Mon dedans est attaqué – pour la première fois avec cette brutalité, cette frontalité. L'abri de ma propre personne n'est plus sûr, plus sûr du tout. Je ne peux plus, désormais, me prélasser dans les pauvres œuvres d'un moi inattaquable, autonome. L'être spirituel et intérieur dont, secrètement, sans l'avouer, je faisais mon projet, mon motif, ma raison d'être, mon identité, et presque ma gloire, doit affronter une autre vérité : celle du réel. Et de quel droit, de cela, me plaindrais-je ? Cette relativisation, dois-je, clamant ma propre innocence, la condamner ? À l'empire microscopique de mon dedans triomphant, n'est-il pas temps de soumettre l'épreuve décisive, virtuellement mortelle, du dehors ?

Et d'ailleurs, Charles Péguy, dans la *Note conjointe*, peu de temps avant sa mort au champ d'honneur, écrit :

En réalité tout ce grand besoin de fixer l'esprit est un besoin de paresse et d'expression même de la paresse intellectuelle. Ils veulent avant tout être tranquilles. Ils veulent avant tout être sédentaires. Cette même tentation de paresse, cette même fatigue, ce même besoin de tranquillité pour demain qui les fait tous fonctionnaires est le même aussi qui les fait tous intellectuels. De même qu'ils courent tous après les chaires, non point parce qu'on y enseigne, mais parce qu'on y est assis, de même ils veulent avant tout une philosophie, un système de pensée, de connaissance où on est assis.

Ce qu'ils nomment la bonne ordonnance de la pensée, c'est la tranquillité du penseur.

PATRICK KÉCHICHIAN

L'être spirituel et intérieur dont, secrètement, sans l'avouer, je faisais mon projet, mon motif, ma raison d'être, mon identité, et presque ma gloire, doit affronter une autre vérité : celle du réel. Et de quel droit, de cela, me plaindrais-je ? Cette relativisation, dois-je, clamant ma propre innocence, la condamner ? À l'empire microscopique de mon dedans triomphant, n'est-il pas temps de soumettre l'épreuve décisive, virtuellement mortelle, du dehors ?

PATRICK KÉCHICHIAN

PATRICK KÉCHICHIAN, NÉ EN 1951 À PARIS, A LONGTEMPS ÉTÉ JOURNALISTE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE AU MONDE. IL A PUBLIÉ QUELQUES LIVRES, NOTAMMENT *PAULHAN ET SON CONTRAIRE* (GALLIMARD, 2011), *PETIT ÉLOGE DU CATHOLICISME* (FOLIO, 2009) ET *LA DÉFAVEUR* (AD SOLEM, 2017).

23 MARS 2020

Pascal ORY

Un monde moins mondial que jamais

PASCAL ORY

UN MONDE MOINS MONDIAL QUE JAMAIS


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

23 MARS 2020 / 20H / **N° 12**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

À chaque crise planétaire de bons esprits nous objurgent :

« Think global, stupid . »

C'est drôle – ou pas – mais, en ce moment, c'est tout à fait autre chose qui s'étale à mes yeux.

En deux mots : la mondialisation ne produit pas de mondialisme.

Bien au contraire. Chacun pour soi, vive la nation !

Du coup, les bons esprits s'étonnent, s'inquiètent.

Si ce sont de bons esprits – ce que je ne suis pas – ils ont raison de s'inquiéter. Mais ils n'en ont pas de s'étonner.

I

Reprenons les choses par leur commencement, c'est-à-dire par la fin : la pandémie de 2020.

Les conséquences économiques en seront durables, les conséquences culturelles – qui tiendront surtout à une accélération de tendances antérieures – ne seront pas négligeables. Mais la question la plus importante reste celle des conséquences politiques. Et là, des mots simples les résumeront : échec de l'Union européenne – la seule approximation présente d'un mondialisme à petit pas –, clarté aveuglante des réponses nationales. Ici la voie totalitaire de la Chine continentale, là la voie libérale de la Chine de Taïwan : même efficacité confucéenne, mais rien à voir. Ici tentation du darwinisme social dans les élites britanniques, là ralliement réticent à l'étatisation des Français, ces perpétuels étatistes perpétuellement réticents. *Et cætera*. Au reste le grand retour à l'État qu'on diagnostique est décliné de manière totalement nationale : État ancien, État neuf, État fort, État faible...

On objectera que, plus le temps passe, plus les solutions nationales convergent vers le même modèle de réponse, entre fermeture et confinement. Mais la question n'est pas là. Elle est dans la manière dont chaque État-nation gère la crise, qui devient, *ipso facto*, sa crise. Chaque État-nation est en train de décider comment se fermer – ou pas – aux autres : rien de mondialiste là-dedans.

Alors, « ça va servir de leçon » ? Oui : de leçon nationale, particulière à chaque nation. Environ deux cents États-nations, environ deux cents leçons.

II

Pour le comprendre, remontons au Déluge. Remontons à 1917.

Toute histoire politique est une histoire expérimentale : ça marche ou ça ne marche pas ; un peu, beaucoup, pas du tout. Le ^{xx}e siècle aura été le siècle d'une courte expérimentation politique – le fascisme – mais encadrée en amont (1917) et en aval (1989) par une longue, une gigantesque expérimentation politique, qui lui a donné sa couleur apparente : l'expérience léniniste.

Le ^{xix}e siècle fut le siècle de la Reine Victoria, le ^{xx}e fut le siècle de Lénine. La Commune de Paris dura 72 jours : idéal pour demeurer à l'état d'utopie pure et

parfaite. L'URSS dura 72 ans : les sociétés eurent tout le temps de mesurer son bilan. « Union des républiques socialistes soviétiques » : un nom qui dit tout, qui dit l'abolition du national. Un nom très cohérent, d'une ambition impressionnante. Et un échec à son échelle.

Les pays léninistes furent, au final, autant de prisons des peuples, mais ils firent mieux encore : ils terminèrent en exemplaires régimes « de droite » : totalitaires sur le plan politique, autoritaires sur le plan économique, inégalitaires sur le plan social, chauvins, victoriens et conformistes sur le plan culturel.

De ce double échec, en soi et pour soi, dans la confrontation et en interne, est issue la révolution de 1975 : face à la chute de Saïgon, c'est *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne qui annonçait le monde nouveau, pas le contraire. En quinze ans tout l'univers léniniste s'effondra et, avec l'eau du bain marxiste, les fameux peuples des démocraties populaires jetèrent le bébé de l'international.

À l'ère progressiste des Trente Glorieuses mondiales (Croissance/ Progrès/ Avant-garde) succéda donc une trentaine d'autres années, libérales, qui réhabilitèrent symboliquement la nation. Elle n'avait jamais disparu mais, à l'instar de la lettre volée d'Edgar Poe, on n'avait pas voulu la voir toujours vivace à l'heure des « décolonisations », où pourtant les « fronts de libération nationale » crevaient les yeux. Et puis, quand l'ère libérale commença à donner des signes de faiblesse, le populisme a pris le relais, plus national que lui tu meurs.

Le siècle de Lénine disait : la nation est une « construction », la nation est une « communauté imaginée ». Rien de plus vrai. Sauf que.

Sauf que l'inter-nation, elle aussi, est une construction, une communauté imaginée, tout comme « l'humanité », tout comme le « genre humain ».

Sauf que toute institution politique se fonde sur un mythe, autrement dit un récit structurant, qui lui donne sens. Mythe national mais tout autant mythe international, mythe anarchiste, mythe fasciste... On devrait pourtant savoir, depuis *L'Homme qui a tué Liberty Valance*, que les sociétés n'impriment que les légendes.

Sauf que le mythe national, ça marche encore mieux que le mythe international.

En d'autres termes, à la proposition « la nation est imaginée » la réponse sera toujours : « so what ? »

III

Petite leçon modeste de la pandémie 2020 – en attendant d'autres catastrophes :

1. La nation est la grande invention politique des temps modernes. Elle a déjà duré quatre fois plus longtemps que l'Union soviétique. Cette efficacité est fondée sur le croisement d'une tradition et d'une révolution : l'expérience historique d'un peuple et une hypothèse géniale, de pure idéologie, qu'on appelle la souveraineté populaire.

2. Comme nous le dit Renoir dans *La Règle du jeu* : « Il y a quelque chose d'effrayant sur cette terre, c'est que tout le monde a ses raisons. » Plus effrayant

encore, les sociétés ont toujours raison. Elles fonctionnent à l'intérêt, à la « température ressentie » de ce qu'elles croient leurs intérêts. En histoire il n'y a pas de causes. Rien que des effets. Présentement la cause peut bien être planétaire, les sociétés politiques, faute de mieux, y répondront par un effet identitaire.

3. Il n'y a plus de sens de l'histoire. Entendons par là un sens au sens chrétien. Le dernier sens chrétien, le messianisme marxiste, s'est effondré avec le Mur de Berlin. En matière politique, on est entré – ou retourné – dans l'ère du polythéisme. Les conversions et les révolutions appartenaient à l'ancien monde. Les catastrophes – vocabulaire de la tragédie grecque – sont harmoniques du nouveau.

Voilà qui donne le vertige mais, depuis le temps – près d'un demi-siècle – où tout ça a commencé, il faudra bien qu'on finisse par s'y faire.

PASCAL ORY

À chaque crise planétaire de bons esprits nous objurgent : « Think global, stupid. » C'est drôle – ou pas – mais, en ce moment, c'est tout à fait autre chose qui s'étale à mes yeux.

PASCAL ORY

PASCAL ORY EST PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE À LA SORBONNE (PARIS 1). DERNIER OUVRAGE PARU : *PEUPLE SOUVERAIN* (GALLIMARD). PROCHAIN OUVRAGE À PARAÎTRE : *QU'EST-CE QU'UNE NATION ?* (GALLIMARD).

23 MARS 2020

Michel CREPU

La Corona du colonel Dandrelin

MICHEL
CRÉPU

**LA CORONA
DU COLONEL
DANDRELIN**


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

24 MARS 2020 / 10 H / **N° 13**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Le colonel Dandrelin, du temps où, obscur bidasse, je lui rendais visite pour parler des grandes choses, me donnait l'impression d'avoir connu Napoléon. Son pied gelé de la Moskowa en témoignait devant l'Histoire. Le colonel se redressait dans son fauteuil et il s'exclamait devant son orteil sibérien : « mon petit Crépu, il va y avoir du sport ! » Le colonel relisait *Le Mémorial de Sainte-Hélène* à intervalles réguliers. Il ne voyait pas comment tenir, sinon. Car comment vivre sans faire la guerre ? Le colonel n'arrivait pas à conceptualiser une telle chose. Il vivait dans un petit réduit de l'avenue de Breteuil qu'il considérait comme une guérite du pays des Tartares : de là, il pouvait voir venir, sommer l'adversaire de se rendre sans délai. À force de flatterie hors de prix, je lui arrachais le titre de conseiller littéraire, qui me donnait l'allure d'un Las Cases du ^{XXI} siècle. J'aimais sentir le vent du grand soir souffler sur ses volumes reliés en peau d'hippopotame. On n'a pas idée de ce que cachent les septièmes étages du quartier des Invalides.

« Comment voyez-vous les choses ?, mon colonel », lui demandais-je respectueusement. On parlait alors d'une invasion invisible qui était aux portes de Paris. « Que dit-on, à Rome ? », me rétorqua-t-il. Rome était son phare d'Ouessant, l'odeur d'encens qui s'en écoulait agissait sur ses neurones à la manière d'un énorme joint de bonne herbe colombienne. Cela lui faisait monter des visions à la tête. « Notez !, me disait-il, je sens que ça vient ». Rome, dans ses vieux ors, lui donnait un matelas intellectuel qui a bien disparu depuis. Le colonel Dandrelin avait l'habitude de prophétiser au gré de ses lectures diverses. Abonné à *La Revue du Joyeux Castor*, fondée vers le temps des débuts de la NRF, il se délectait d'y trouver des signaux avant-coureurs. De croiser une araignée dans l'escalier qui menait à sa turne lui apportait la certitude d'une catastrophe imminente. La dernière fois qu'il avait croisé une araignée dans son escalier avait été la veille d'une invasion des derniers mameluks passée inaperçue des laboratoires de Sciences-Po. « Je vous l'avais dit !! », m'avait-il proclamé. Il n'y avait rien qui faisait rire le colonel comme le programme d'études de Science-Po. Il faut dire qu'il y avait de quoi. Il est vrai qu'on hésite parfois, entre une après-midi d'étude des œuvres complètes de Jacques Attali et une après-midi d'observation des allées et venues d'un groupe d'araignées égarées dans le VII^e arrondissement.

Je penchais personnellement pour les araignées – celles de Chine, a priori. Le colonel Dandrelin se méfiait de la Chine, en qui il voyait une ténébreuse jalouse. « D'ailleurs vous voyez bien, me disait-il, Balzac n'a pas osé introduire des Chinois dans sa *Comédie*. » « Vous êtes sûr ? », objectais-je. Il le jurait, rouvrant pour me le prouver son édition des *Œuvres complètes* de M. Mitsuhirato, également reliée en peau d'hippopotame. Le colonel Dandrelin n'aimait pas sentir la présence d'un

rival dans la pièce. Je n'étais pas de taille à jouer le rival, et j'étais trop content de fournir au colonel une petite satisfaction d'ego. Ce n'est pas rien de savoir voir venir. Le colonel ne doutait pas qu'à ce petit jeu, il était le meilleur. « Vous verrez », me dit-il un soir d'automne, alors que je venais de tisonner une bûche dans l'âtre, « nous allons avoir les coronavirus ». « Les coronavirus ? » m'exclamais-je, interloqué par l'irruption de ce vocable dont je n'avais jamais entendu parler.

Le colonel me regardait comme si j'étais un jeune sapeur-pompier venu vendre un calendrier de Nouvel An. Ce qui était d'ailleurs assez le cas. Assez, comme dit Gide, assez souvent dans son *Journal* qu'ignorait superbement le colonel. Le colonel trouvait que *Le Mémorial* valait deux pléiades de plus et surtout, il pensait que la lecture du *Mémorial*, même rafistolé à la noix par Las Cases, permettait seule de lire dans l'avenir. Comment avait-il repéré l'existence du coronavirus ? Il ne voulait rien révéler à ce sujet. J'avais seulement été frappé de voir que le colonel lisait ses chers vieux tomes du *Mémorial* à l'envers. Plusieurs fois, j'avais cherché à faire de même, jetant rapidement l'éponge, à la fin du premier paragraphe, quand l'Empereur évoque ses années d'enfance à Ajaccio. Une migraine épouvantable m'avait saisi au collet, je voyais danser sur ma page des sortes de lutins ricanants. Étaient-ils les ambassadeurs du Corona dont le colonel avait fini par me dire qu'il était semblable aux araignées venimeuses de l'impératrice Tseu-Hi ? L'impératrice portait toujours son masque, brodé de fines pattes de libellule. Le colonel en conservait une sous un bocal de cristal, en provenance des verreries de Wuhan. Cette libellule était fort âgée, on lui donnait dans les trois cents ans. Un érudit de la Cité interdite a prétendu un jour, devant Tchouang-Tseu lui-même, que les araignées à patte de libellule connaissaient les secrets de l'avenir. Cet érudit, âgé lui-même de trois cent douze ans, prétendait que Balzac était la réincarnation d'un mandarin de la cour rapprochée de la terrible impératrice. Si l'on arrivait à mettre tout cela en forme, alors on voyait les lettres du futur s'aligner sagement les unes à côté des autres. Ainsi le colonel avait-il déchiffré l'ultime message annonciateur du virus et il m'en faisait part, avec l'impatience d'un vieux soldat qui s'ennuie. Il avait hâte d'en découdre. En descendant l'escalier, je croisais une colonne d'araignées en robe d'apparat. On entendait des trompettes dans les étages, il y avait une atmosphère spéciale de grand soir inhabituel. Le colonel me cria de son septième étage de bien mettre mon masque. Et j'entendis sa voix de stentor résonner dans la cage d'escalier, comme je n'ai plus jamais entendu depuis. « Il va y avoir su sport ! »

MICHEL CRÉPU

MICHEL CRÉPU EST ÉCRIVAIN ET, DEPUIS 2015, RÉDACTEUR EN CHEF DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

24 MARS 2020

Johann CHAPOUTOT

Pathologies sociales

JOHANN
CHAPOU-
TOT

**PATHOLOGIES
SOCIALES**


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

24 MARS 2020 / 20H / **N° 14**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

C' est un lieu commun des sciences humaines que de dire que les pathologies conjoncturelles (une épidémie, par exemple) révèlent les pathologies structurelles d'une société.

L'épidémie actuelle le confirme très bien, si l'on s'en fie au petit inventaire, non exhaustif, qui suit, et que chacun.e pourra compléter à loisir (un peu de science participative en ces temps d'otium confiné !).

Premier constat, les classes sociales existent et conditionnent, sinon déterminent, la vie – et peut-être la mort – des individus. L'exode des lundi 16 et mardi 17 mars l'a bien prouvé : une résidence secondaire ? une maison de famille ? En route pour un confinement à la campagne ou à la mer ! Peu importe, au passage, que l'on véhicule le virus et que l'on s'installe dans des localités dont les structures hospitalières sont sous-dimensionnées. Une amie éditrice part dans le Luberon et observe – très justement – que les assistantes éditoriales restent dans leur 15^m parisien. Encore lesdites assistantes peuvent-elles espérer devenir éditrices à leur tour et survivre, plus tard, au Covid-27 ou -32 en Provence, si le réchauffement climatique, d'ici-là, ne l'a pas rendue inhabitable. Ce n'est pas le cas du *Lumpenproletariat* de la livraison à domicile, ni des caissières de supermarchés (monstrueusement exposées), ni des esclaves d'Amazon. Les cadres sont confinés, car le péril est là, et éprouvent les joies du « distanciel » mais les ouvriers, les emballeurs, les techniciens restent rivés au « présentiel », transports en commun inclus. Ajoutez les ouvriers du BTP : manifester, construire une copropriété est une activité essentielle à la vie de la nation, selon la ministre du Travail. Ex-DRH bien connue pour ses lumières et son humanisme (c'est elle qui avait refusé que le congé de deuil pour perte d'un enfant fût étendu à 15 jours), cette dame intime l'ordre aux entreprises de construction de poursuivre leurs chantiers, peu importe si les gueux qui y travaillent s'exposent et se contaminent – car, c'est bien connu, quand le bâtiment va, tout va. On a pu lire que les premières gardes à vue pour « mise en danger de la vie d'autrui » ont été prononcées (en Seine-Saint-Denis et dans le Pas-de-Calais) contre des « individus » rétifs au confinement. La police ira-t-elle donc appréhender la ministre du Travail ?

Autre enseignement de l'épidémie, la redécouverte de l'État. « L'État tient », se félicite-t-on en haut lieu – l'État, c'est-à-dire les fonctionnaires de l'enseignement, de la santé, de la Poste, pompiers, pour l'essentiel. On pensait ces gens inutiles, oisifs et obsolètes, étrangers à la start up nation et incurablement hostiles au « winning spirit » des « premiers de cordée » : voilà que ces gens qui ne pensent pas qu'à l'argent se révèlent « héroïques ». C'est curieux : il y a encore quelques semaines, ils étaient frappés, gazés au lacrymogène et visés par des grenades et des LBD parce qu'ils réclamaient les moyens de faire leur travail. Les voilà premiers de corvée, « héros en blouse blanche », mais sans masques de protection contre la contamination : en bonne logique néolibérale, il fallait du flux et non du stock (tout stock a un coût budgétaire, en effet). L'argent a été économisé, mais pas l'agent :

on le paiera en morts dans le personnel hospitalier. Gageons que les funérailles nationales subséquentes donneront l'occasion de tenir d'émouvants discours sur l'abnégation et le sacrifice de ces admirables combattants. On entendra des couplets émouvants sur les « nouvelles solidarités » et « l'État providence » de la part de ceux qui, par idéologie, bête et méchante, les détruisent avec acharnement et méthode.

Il y aura un après, nous dit-on. Voire : après la crise de 2008, l'après a consisté à aggraver l'avant. L'État, qui avait sauvé les spéculateurs voyous, a été stigmatisé pour ses déficits !

L'aveuglement odieux de ceux qui détruisent l'État, qui méprisent ses fonctionnaires, tous ceux qui dénonçaient la « gestion » et le « management » du « nouveau monde », tous ceux qui, comme les infirmières et les médecins gazés en manifestations disaient « Vous comptez les sous, on comptera les morts », se paye au prix fort. Cette pandémie est le crash-test du néolibéralisme qui atomise les individus, érige l'argent en seule valeur, raisonne en masses (le BTP, trop important pour l'économie, doit continuer) et en statistiques, et n'a su opposer aux lanceurs d'alertes, aux militants et aux syndicats que la violence d'un État dépouillé en amont et réduit, en aval, à la seule répression policière. On a entendu lors d'une allocution quelconque que toutes les conséquences devraient être tirées : elles le seront.

JOHANN CHAPOUTOT

« L'État tient », se félicite-t-on en haut lieu – l'État, c'est-à-dire les fonctionnaires de l'enseignement, de la santé, de la Poste, pompiers, pour l'essentiel. On pensait ces gens inutiles, oisifs et obsolètes, étrangers à la start up nation et incurablement hostiles au « winning spirit » des « premiers de cordée » : voilà que ces gens qui ne pensent pas qu'à l'argent se révèlent « héroïques ».

JOHANN CHAPOUTOT

JOHANN CHAPOUTOT EST PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE. IL A PUBLIÉ DERNIÈREMENT, CHEZ GALLIMARD, LIBRES D'OBÉIR. LE MANAGEMENT, DU NAZISME À AUJOURD'HUI (COLLECTION « NRF ESSAIS ») ET A CONTRIBUÉ À L'OUVRAGE LES NOMS D'ÉPOQUE. DE « RESTAURATION » À « ANNÉES DE PLOMB » (COLLECTION « BIBLIOTHÈQUE DES HISTOIRES »).

24 MARS 2020

Pierre JOURDE

In absentia

PIERRE JOURDE IN ABSENTIA


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

25 MARS 2020 / 10H / **N° 15**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

On peut prendre le coronavirus comme le retour de bâton de la mondialisation et du libéralisme débridé. La circulation sans limites des hommes et des marchandises a permis la mondialisation du virus et nous condamne au confinement.

La soumission de la santé publique à la seule logique économique, la politique déjà ancienne en France de démolition du service public laissent les hôpitaux démunis face à une pandémie. Il y a en France quatre fois moins de lits de réanimation qu'en Allemagne. La délocalisation des industries nous a rendus dépendants pour la fourniture de divers produits désormais indispensables. L'orientation de la recherche vers des résultats immédiats a bloqué il y a plusieurs années des recherches en cours sur la famille de virus à laquelle appartient le coronavirus.

Nous sommes confinés, certes, mais heureusement, nous dit-on, il y a le télétravail. Assurer des cours par Skype ? Les universités n'ont pas toujours l'équipement nécessaire. Il y aura une note à présenter après cette crise, tant elle met en lumière les résultats accablants de cette politique poursuivie en France tous partis confondus, droite, socialistes ou LREM.

D'un autre côté, le confinement qui en résulte fait ressortir un autre aspect de notre monde : chacun enfermé chez soi, plus de contacts physiques, tout à distance, les liens avec le monde extérieur passant désormais par internet, la télévision, la radio ou le téléphone : la maladie pousse à une sorte de perfection la tendance lourde de nos sociétés à ne plus vivre qu'à distance et virtuellement. Le coronavirus se moque de nous. Vous aimiez tant que ça regarder la télé, faire des jeux vidéos, téléphoner ou envoyer des mails ? Allez-y, à fond, faites-vous plaisir, vous avez désormais une bonne raison pour ça.

Dans notre existence ordinaire, trop souvent, nous circulons enfermés, nous communiquons *in absentia*, nous n'y sommes pas. Nous allions sur les plages, au restaurant, dans le métro, dans la rue ? Oui. Qui n'a jamais vu un cycliste envoyer des SMS en roulant, un touriste téléphoner les pieds dans l'eau face à la mer, des wagons entiers de voyageurs la tête casquée ou penchés sur leur téléphone, des passants qui semblent parler tout seuls mais sont en pleine conversation téléphonique, de jeunes couples au restaurant où chacun de son côté est concentré sur son écran de smartphone ? Nous ne sommes pas là où nous sommes. Plus le monde nous est transparent et ouvert, plus il perd de sa réalité. C'est un bruissement d'images et de sons qui nous parviennent toujours de loin, et la Venise parcourue par les touristes n'est jamais qu'une autre image de Venise. Nous n'allons plus désormais à Venise, son inaccessibilité est celle de toute la réalité pour nous. De sorte que le confinement ne semble rien changer à cette déréalisation. Les rues vides des métropoles, qui paraissent des images de rêves ou de films fantastiques, illustrent ce défaut de réel que sanctionne le coronavirus. La

maladie est à la fois le retour du réel, comme il y a un retour du refoulé, et l'assomption définitive de l'irréel.

Notre monde ouvert a également créé la passion du confinement mental. De plus en plus, on voit des étudiants refuser que soient traités des sujets qui heurtent leurs convictions, on expurge des ouvrages de tout ce qui pourrait blesser la sensibilité de toutes sortes de catégories sociales, physiques, sexuelles ou ethniques, on refuse que des blancs traitent de culture noire ou amérindienne car ce serait de l'« appropriation culturelle », une artiste américaine refuse que ses spectacles soient commentés par des critiques blancs. Chacun s'enferme dans son identité, quel que soit le contenu qu'il donne à cette identité. Chacun chez soi. Le village global est devenu une réalité, mais pas du tout au sens qu'envisageait Mac Luhan : c'est l'esprit de clocher universalisé. À quoi bon des métropoles où se côtoient des populations venues de tous les coins du monde, si c'est pour reproduire un isolement ethnique et culturel dont nous pensions que les échanges internationaux le briseraient ?

Lorsque le confinement prendra fin, que nous reprendrons possession des rues et des restaurants, que nous nous embrasserons à nouveau, on peut espérer que nous en finirons avec tous ces confinements, avec tous ces enfermements, on peut espérer que l'orgie de communications à distance à laquelle nous nous serons livrés pendant des semaines nous redonne le goût des contacts réels, que nous serons un peu plus à ce que nous faisons, là où nous sommes, en présence de qui nous sommes.

PIERRE JOURDE

Le coronavirus se moque de nous. Vous aimiez tant que ça regarder la télé, faire des jeux vidéos, téléphoner ou envoyer des mails ? Allez-y, à fond, faites-vous plaisir, vous avez désormais une bonne raison pour ça.

PIERRE JOURDE

PIERRE JOURDE EST ROMANCIER ET CRITIQUE LITTÉRAIRE. AUX ÉDITIONS GALLIMARD, IL EST NOTAMMENT L'AUTEUR DU *MARÉCHAL ABSOLU*, DE *PARADIS NOIRS*, DE *LA PREMIÈRE PIERRE*, QUI A REÇU LE PRIX JEAN GIONO 2013, DE *WINTER IS COMING* ET DU *VOYAGE DU CANAPÉ-LIT*.

25 MARS 2020

Vincent RAYNAUD L'éclipse, situations Italiennes

VINCENT
RAYNAUD

L'ÉCLIPSE
SITUATIONS ITALIENNES



25 MARS 2020 / 20 H / **N° 16**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

En 1827, Alessandro Manzoni publie la première édition

des *Fiancés (I Promessi Sposi)*, qui fonde le genre du roman en Italie — où, jusqu’alors, la poésie, le théâtre et la philosophie

dominaient. Un *Don Quichotte* ou un *Tristram Shandy* dûment étudié à l’école par tous les Italiens, qui en connaissent l’histoire par cœur.

Lombardie, 1628. Lucia doit épouser Renzo, mais Don Rodrigo s’est épris d’elle et la fait enlever. C’est le début de multiples péripéties avant le mariage final, dans une région dévastée par la peste.

Devant les images dramatiques de camions militaires quittant Bergame et emportant en pleine nuit des dizaines de cercueils hors de la ville afin qu’ils soient incinérés, on pense à la Lombardie de Manzoni. Nous sommes en 2020 et c’est une autre épidémie qui sévit, faisant payer un lourd tribut à une grande partie du pays. Que se passe-t-il en Italie ?, se demande-t-on face à une situation de catastrophe, à un drame humain sans précédent depuis un siècle et à des chiffres en constante augmentation. Il y a bien des explications (la pyramide des âges, le manque de place en réanimation, voire la pollution, dans ces zones très industrialisées), mais elles paraissent insuffisantes. Le temps de l’analyse viendra. Dans l’immédiat, il faut tenir, contre une épidémie qui échappe à tout contrôle et menace les structures sociales, politiques et économiques. On craint pour le Sud très peuplé, à la population âgée, et dont le système sanitaire ne résistera pas au choc que subissent ces jours-ci la Lombardie, la Vénétie, l’Émilie-Romagne et le Piémont, le Nord prospère.

Tenir, mais comment ? Panique à la Bourse. Nous sommes à Rome, pas Piazza Affari à Milan. Mais c’est tout comme, tant la ville est crépusculaire et méconnaissable, dans l’attente du pire. C’est une scène de *L’Éclipse*, le film de Michelangelo Antonioni qui clôt en 1962 la trilogie dite de « l’impossibilité du couple ». Alain Delon déambule seul dans le décor monumental d’une ville de fin du monde, et sa solitude complète semble bien peu italienne. Ne pas pouvoir se rendre au *bar*, au stade ou au théâtre est plus difficile à vivre dans un pays où le besoin de sociabilité est si fort. D’où la formidable inventivité dont tous font preuve ces jours-ci afin de recréer du lien social. Point d’existentialisme antonionien : dès le début du confinement, les gens sont sortis sur leur balcon et se sont mis à chanter, à jouer de la musique, à se parler et à rire. Puis le reste de l’Europe les a imités.

Les Italiens chantent *Fratelli d’Italia*, l’hymne de Mameli, alors qu’ils ne se sentent d’abord italiens (et non lombards, toscans, napolitains ou siciliens) que tous les quatre ans, pour suivre la *Nazionale* en Coupe du monde de football. Ils l’ont écouté sur toutes les radios du pays – une première – le vendredi 20 mars, étrange façon de célébrer les 159 ans de l’Unité. L’ont suivi trois chansons choisies par la population : *Azzurro* de Celentano, *La Canzone del sole* de Battisti et *Nel blu*

dipinto di blu de Modugno. Pourquoi pas Mina, pourquoi pas Patty Pravo, pourquoi pas De André ? Qu'importe. Écoutez-les : c'est l'Italie, vivante et joyeuse.

On le sait, les Italiens possèdent une remarquable capacité à parler de leur présent et de leur passé récent : romans et films, mafia et années de plomb, règne berlusconien et intrigues vaticanes, ils ont cette audace. Depuis le début de l'épidémie, artistes, intellectuels, romanciers et romancières de premier plan racontent l'Italie du virus à leurs concitoyens. Des interventions vidéo d'Alessandro Baricco, de Paolo Fresu et de Jovanotti ; des articles de Paolo Di Paolo et Stefano Massini ; un essai de Paolo Giordano à paraître dans les prochains jours ; des contributions de Marco Missiroli, de Melania Mazzucco ; souvent ils habitent dans les régions les plus touchées ou en sont originaires, et ils racontent ce qu'ils observent autour d'eux. Ils écrivent ou s'expriment alors que les salles de concert, les théâtres et les librairies sont fermés, que les imprimeries sont à l'arrêt et que le monde du livre – pas à la fête en temps normal – souffre encore plus qu'à l'ordinaire.

L'Italie se relèvera, l'hymne de Mameli le dit bien : *L'Italia s'è desta*. Indépendamment et parfois malgré ceux qui la gouvernent, elle a une capacité de rebond, une énergie et une fantaisie qui l'aideront à se remettre en mouvement après la crise, et il y aura beaucoup à apprendre de cette « République fondée sur le travail » (c'est dans sa Constitution). Entre-temps, que peut-on faire pour l'Italie ? Écouter ses artistes, lui dire notre solidarité et donner rendez-vous à la *Squadra azzurra* en finale de l'Euro 2020. En 2021.

VINCENT RAYNAUD

P.S. *Les Fiancés* adapté par Mario Bonnard en 1922, c'est ici : <https://www.cinetecamilano.it/news/17-03-2020-i-promessi-sposi-in-streaming->, mis en ligne gratuitement par la Cinémathèque de Milan.

L'Italie se relèvera, l'hymne de Mameli le dit bien : L'Italia s'è desta. Indépendamment et parfois malgré ceux qui la gouvernent, elle a une capacité de rebond, une énergie et une fantaisie qui l'aideront à se remettre en mouvement après la crise.

VINCENT RAYNAUD

NÉ EN 1971, VINCENT RAYNAUD EST ÉDITEUR ET TRADUCTEUR LITTÉRAIRE. SON ROMAN *TOUTES LES PLANÈTES QUE NOUS CROISONS SONT MORTES* A PARU EN 2019.

25 MARS 2020

Arthur DENOUEAUX & Antoine GARAPON
l'expérience

Du choc à

ARTHUR
DÉNOUEAUX
&
ANTOINE
GARAPON

**DU CHOC
À L'EXPÉRIENCE**



26 MARS 2020 / 10 H / **N° 17**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Choc. Nous y sommes en plein. Nous voici en état de choc. Un état qui se manifeste d'abord par une suppression du temps. Il nous coupe du passé et de ses repères, du présent et de sa routine, mais aussi de l'avenir dont on ne sait pas grand-chose, si ce n'est que rien ne sera plus comme avant. D'imprévisible il est devenu **irreprésentable**. Cette suppression du temps est le propre de toutes les révolutions – on le sait depuis Michelet : « le temps a péri, l'espace a péri, ces deux conditions matérielles auxquelles la vie est soumise... Étrange *vita nuova* qui commence pour la France » – sauf que ce n'est pas une révolution que nous vivons, pas plus qu'une guerre d'ailleurs.

Que vivons-nous alors ? Une menace ? À l'évidence, mais elle n'a rien à voir avec la menace nucléaire ou la menace, très réelle aujourd'hui, de la récession qui ont des causes politiques ou économiques. Un risque ? Non car le risque se calcule, à la différence de la catastrophe qui nous cueille « à froid » ; on mesure entre le risque et la catastrophe la même distance qu'entre la peur – qui justifie selon Hobbes de s'unir autour d'un pacte de délégation de sa liberté contre la protection du souverain – et la terreur – qui paralyse et pousse à un regroupement archaïque autour du chef : « la seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer la peste », dit à Tarrou le cynique Cottard dans *La Peste*. Un danger ? Oui, mais ce danger c'est celui de la contamination dont Ricœur rappelle qu'il s'agit de la perception la plus archaïque de la propagation du mal, par contact. Elle fait pièce à l'idée de souillure et de sacré ; cette pandémie moderne nous renvoie à quelque chose d'archaïque.

Certains voient un peu précipitamment dans cet événement une invention maléfique du biopouvoir pour se maintenir ; elle serait le stade ultime d'une domination qui ne peut plus s'exercer que sur la vie biologique. D'autres y voient le retour de peurs ancestrales, d'un mal inconnu et invisible, voire d'une punition divine. Les deux ont raison, à leur manière, car nous vivons en même temps le stade ultime du monde d'hier et un stade premier du monde de demain. D'où ce temps si particulier que les anthropologues appellent un « temps fondateur ». Mais ils ne peuvent en parler qu'en regardant en arrière, avec le regard distancié du savant ; nous, nous sommes en plein dedans, en étant confinés dans la caverne.

Le choc vient de ce que l'entendement bute contre un événement dont la causalité est introuvable. Bien sûr, nous savons tout ou presque, sur le virus, ses modes de propagation, etc., mais il nous plonge dans un registre de sens inconnu, qui se situe au-delà de la politique ou de l'économie. Nous sommes propulsés dans un nouvel ordre dans lequel, comme dit le juge Othon : « ce n'est pas la loi qui compte, mais la condamnation » ; « du point de vue supérieur de la peste, ajoute Camus, tout le monde, depuis le directeur jusqu'au dernier détenu, était condamné

et, pour la première fois peut-être, il régnait dans la prison une justice absolue ». La loi humaine, le droit, se trouvent directement aux prises avec la loi biologique fondamentale, celle de la vie et de la mort. La différence avec la guerre où des vies s'affrontent dans une lutte impitoyable, c'est qu'aujourd'hui tous les hommes, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, conscients ensemble d'affronter le même danger mortel, se réunissent pour lutter contre l'agent mortifère. Dans l'état d'urgence sanitaire, l'espèce humaine tout entière est devenue un grand syndicat des vivants contre la mort. Un syndicat qui aurait décidé unanimement d'une grève d'un genre nouveau, qui donnerait du temps pour élaborer les revendications de demain. Décidément le temps est inversé.

L'état de choc nous laisse collés, presque fascinés, par les dégâts que provoque l'entrechoc du virus avec nos corps, nous voilà ramenés à la fragilité de nos corps physiques. La seule causalité mécanique de la propagation ne peut satisfaire notre aspiration à donner du sens à ce qui nous arrive, qui exige de rapatrier l'événement dans l'ordre moral, et de nous permettre d'en tirer une expérience nouvelle du monde. C'est la raison pour laquelle nous multiplions les métaphores adéquates, non seulement pour rendre compte de cette causalité qui ne nous suffit pas, mais aussi de façon à utiliser notre imagination pour dédoubler les faits bruts par des signes d'actions possibles. Ce qui retient l'attention dans la métaphore guerrière, ce n'est pas tant l'ennemi, ni la victoire finale, que la mobilisation générale. C'est à cette condition que le choc, que la seule science ne suffit pas à dépasser, pourra prendre véritablement du sens, et accéder au statut d'expérience.

On passe du choc à l'expérience lorsque l'on arrive à mettre des mots sur notre vécu, et donc à le rendre partageable avec d'autres, à le faire entrer dans une relation. Difficile quand l'autre est devenu source de danger et de méfiance, et que le confinement est devenu la règle planétaire. Il nous faut pourtant trouver une relation qui identifie le mal sous sa forme nouvelle, et qui nous permette de se projeter à nouveau collectivement dans l'avenir, bref de renouer avec la politique. Le choc paralyse tandis que l'expérience insuffle un nouvel élan vital. Cet élan rouvre le temps, il permet de sortir du temps immobile du choc pour « durer » ensemble, penser à l'avenir, et agir de nouveau politiquement. L'expérience lie le passé, le présent et l'avenir : demain commence aujourd'hui.

Si Pierre Hassner a pu parler de « La revanche des passions », après les attentats de 2015, aujourd'hui, c'est la revanche de la nature. La nature va peut-être réaliser en quelques mois ce que les hommes n'arrivaient pas à faire depuis des décennies, à savoir de discipliner une mondialisation en bout de course et à remettre l'humain au centre d'un capitalisme saisi d'hubris. « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe, écrit Walter Benjamin dans son essai sur *Charles Baudelaire*. Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe ».

Passer de l'infection à la contamination, du contact qui tue à la solidarité qui vivifie, c'est habiller d'expérience une réalité physique, et préparer la vie d'après. C'est le sens que l'on peut lire dans la dernière phrase de *La Peste* : Rieux savait « que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment

dans les chambres, les caves, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse ». Alors que nous sommes encore sous le choc, interdits par le malheur, l'expérience nous permettra d'en tirer les enseignements pour nous rendre plus forts, en méditant ce dernier vers du poème « Pendant que la mer gronde » de Victor Hugo : « Tout orage finit par ce pardon, l'azur. »

ARTHUR DÉNOUVEAUX, ANTOINE GARAPON

On passe du choc à l'expérience lorsque l'on arrive à mettre des mots sur notre vécu, et donc à le rendre partageable avec d'autres, à le faire entrer dans une relation. Difficile quand l'autre est devenu source de danger et de méfiance, et que le confinement est devenu la règle planétaire. Il nous faut pourtant trouver une relation qui identifie le mal sous sa forme nouvelle, et qui nous permette de se projeter à nouveau collectivement dans l'avenir, bref de renouer avec la politique.

ARTHUR DÉNOUVEAUX & ANTOINE GARAPON

ARTHUR DÉNOUVEAUX, NÉ EN 1986 ET DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, EST ENTREPRENEUR. SURVIVANT DE L'ATTENTAT DU BATACLAN, IL PRÉSIDE L'ASSOCIATION DE VICTIMES « LIFE FOR PARIS : 13 NOVEMBRE 2015 ».

ANTOINE GARAPON, NÉ EN 1952, EST MAGISTRAT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES SUR LA JUSTICE.

26 MARS 2020

Thierry LAGET

Séquestrations Proustiennes

THIERRY LAGET SÉQUESTRA- TIONS PROUSTIENNES


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

26 MARS 2020 / 20 H / **N° 18**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Sans doute le professeur Adrien Proust se serait-il ébahi si

quiconque avait osé affirmer devant lui que le confinement était le souverain remède aux épidémies. Le grand hygiéniste, promoteur du cordon sanitaire et de la quarantaine, ne connaît du mot « confinement » que le sens de réduit malsain où se propagent les miasmes, et il parle d'une atmosphère ou d'un air « confinés » comme de milieux favorisant le développement de ces maladies infectieuses – peste, fièvre jaune, choléra asiatique – dont il a étudié la marche de la Russie à l'Inde, de la Perse au Levant.

À ce terme, qui a brutalement pris une actualité si vitale que certains réclament aujourd'hui la destitution du Président de la République chaque fois qu'il ne le prononce pas, le professeur préfère celui de « séquestration » – celle des malades, plutôt que celle des bien-portants : « La transmissibilité du choléra se trouve confirmée par les résultats des mesures restrictives, écrit-il en 1873 dans son *Essai sur l'hygiène internationale*. Nous verrons, en effet, qu'une séquestration rigoureuse, l'interruption des communications par terre ou par mer ont réussi à préserver certains lieux ou certains pays. » Il multiplie les anecdotes sur les bienfaits de l'isolement, rapportant qu'en 1865 la Sicile avait pris « les mesures les plus sévères » et obtenu « une immunité complète » : « Elle exagéra même à ce point la prudence, que, en septembre 1867, passant par Messine, je pus constater que, bien que l'épidémie fût presque partout éteinte, la Sicile n'avait pas encore renoncé à tout système restrictif. Les lettres déposées à distance n'étaient remises qu'après avoir été parfumées avec la boîte qui les contenait. »

On imagine que son fils Marcel a souvent entendu narrer ces expéditions : son goût de la prophylaxie exagérée, à la sicilienne, est peut-être une manière d'hommage au père, un témoignage d'affection filiale. Ne songe-t-il pas à ces récits lorsqu'il acquiert l'appareil que décrit Céleste Albaret, « sorte de machine, pareille à une longue boîte, dans laquelle on mettait du formol et on introduisait les lettres » pour les désinfecter ?

« Dans mon état, explique-t-il, il suffirait que quelqu'un qui ait la scarlatine, la rougeole ou une autre maladie contagieuse, m'écrive... j'attraperais en un rien de temps le microbe. » Il reçoit les visiteurs au lit, mais ganté de fil gris, car il redoute la poignée de main, vecteur de germes morbides. Rêve-t-il d'être enfermé, lui aussi, avec ses fumigations et ses manuscrits, dans l'étuve à formol ? Il ne serait pas tellement dépaycé en 2020. En cela comme en bien d'autres choses, il fut en avance sur son temps.

Si, dans *À la recherche du temps perdu*, il a inoculé à tante Léonie, qui ne quitte plus son appartement particulier, « toujours couchée dans un état incertain de chagrin, de débilité physique, de maladie, d'idée fixe et de dévotion », à son narrateur et à divers personnages, neurasthéniques d'occasion ou de vocation, ce

qui se nommait naguère hypocondrie, et n'est plus désormais que civisme et principe de précaution, il révèle, dans la dédicace des *Plaisirs et les Jours*, que, lorsqu'il était enfant, aucun sort ne lui semblait plus misérable que celui de Noé, « enfermé dans l'arche pendant quarante jours », jusqu'à ce que lui-même dût, à son tour, vivre claustré par la maladie. « Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre. »

Le monde que Proust découvre alors est souvent celui de ces espaces clos où l'on dort, où l'on aime, où l'on souffre, dont on ne s'évade que par le rêve, le mensonge, la lecture ou l'imagination – c'est à croire que les carreaux des hublots de son arche sont des miroirs. Et ce n'est pas seulement Albertine qui est « la prisonnière », séquestrée dans la chambre du narrateur, mais, comme des Esclaves de Michel-Ange dans les Prisons de Piranèse, tous les personnages – Odette, que Swann voudrait tenir recluse dans son boudoir, Rachel, que Saint-Loup torture de sa jalousie, le public de l'Opéra dans les baignoires, les gaillards qui flagellent Charlus dans une chambre de l'hôtel de Jupien, et le narrateur même qui se retire pendant des années dans une maison de santé, dont il ne revient que pour délivrer la conclusion de son livre.

Mais la séquestration est d'abord le moyen et le but suprêmes du romancier, lui-même séquestré pour mieux séquestrer son lecteur, telle Shéhérazade dans le palais du roi Chahriar. Le récit ne doit jamais s'interrompre et la claustration doit donc être éternelle. La distance entre le spectacle et la plume qui en rend compte n'est jamais assez grande, la nuit assez noire, le silence assez profond – c'est qu'il s'agit d'écouter des voix intérieures. Et pour cela il faut vivre les volets clos, les rideaux tirés, assourdir les bruits du dehors par des plaques de liège capitonnant les murs, entretenir avec la femme du dentiste une correspondance pour obtenir qu'elle persuade son mari de faire taire la roulette, doubler les gages des domestiques des voisins du dessus pour qu'ils marchent avec des chaussons. Voilà, parole d'expert, ce que devrait être un « confinement général ». Plutôt que dans l'arche, Jean Cocteau, reçu chez Proust, croit pénétrer dans le *Nautilus*.

La littérature est au prix de ce renoncement et de cette séquestration sous-marine. C'est enfermé en soi, hors du monde et en son centre, que Proust a pu, à l'écart de ses contemporains, forger cette langue qui se distinguait de la leur, qu'ils ne comprenaient pas – comme l'italien, le roumain, l'espagnol, le français, éloignés de leur commune matrice par l'écoulement des siècles ou par des frontières naturelles, ne seraient pas compris d'un légionnaire romain ou d'un vieux poète mantouan – mais qui est peu à peu devenue, au fil des ans, celle qui leur parle le plus clairement d'eux-mêmes. Car il n'est peut-être pas, en définitive, de meilleure manière d'être ensemble que d'être longtemps séparés.

THIERRY LAGET

Sans doute le professeur Adrien Proust se serait-il ébahi si quiconque avait osé affirmer devant lui que le confinement était le souverain remède aux épidémies.

THIERRY LAGET

THIERRY LAGET EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES AUX ÉDITIONS GALLIMARD, DONT *LA LANTERNE D'ARISTOTE*, *DIX MANTEAUX ROUGES ET*, DERNIÈREMENT, *PROUST*, *PRIX GONCOURT*. *UNE ÉMEUTE LITTÉRAIRE*.

26 MARS 2020

Claire FERCAK

Ces morts qu'on accompagne pas

CLAIRE FERCAK

CES MORTS QU'ON N'ACCOMPAGNE PAS


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

27 MARS 2020 / 10 H / **N° 19**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Parmi nos proches à l'hôpital en ce moment, il y a ceux que nous reverrons à l'issue de la période de confinement, et ceux qui vont mourir durant le confinement.

Comment accompagner les personnes hospitalisées ? Peut-on, malgré les règles de confinement, se déplacer pour assister aux obsèques des défunts ? Comment enterre-t-on nos morts ? N'est-ce pas une douleur supplémentaire d'être obligé de manquer le moment crucial ? Que faire de ce besoin d'être présent quand la vie de l'autre est en sursis, puis s'éteint ? Toutes ces questions posent aussi celle du rôle essentiel des soignants, prenant le relais que nous sommes contraints de leur passer.

Dans mon dernier livre, je traite de l'accompagnement de proches en fin de vie ; j'ai essayé d'aborder cette épreuve jusqu'au deuil qui s'ensuit, de façon plurielle, en recueillant différents témoignages, en envisageant plusieurs points de vue ; cette expérience personnelle, intime, pouvant être vécue de manières très diverses, et cela au sein d'une même famille, d'un groupe d'amis. La façon personnelle dont vous vivez la perte est liée à la singularité de votre relation au défunt, et aux circonstances de sa disparition.

Dans mon approche, j'ai omis une possibilité. À aucun instant, je n'ai pensé à cette situation, terrible, que beaucoup ont maintenant à affronter : celle de ne pas pouvoir accompagner, assister, celle d'avoir l'interdiction d'être là.

Comment choisir qui rend visite – quand il est possible de le faire – dans les hôpitaux, mais aussi dans les services de soins palliatifs ? Qui passe le premier coup de fil de la journée au patient, selon quel planning sans trop le fatiguer – quand il lui est possible de répondre ? Et ensuite, quand vient le décès, comment choisir qui accompagne, qui assiste à la crémation – quand il n'est pas proscrit de le faire ? Comment vit-on cette mort qu'on n'accompagne pas, qu'on ne voit pas, dont on est forcé de s'absenter ? Enfin, comment se recueillir quand l'événement et les lieux, conditions habituelles de la simple présence ou du rassemblement auprès du mort, vous ont été enlevés ?

Les témoignages s'amoncellent ces derniers jours : une femme n'ayant pas pu assister à l'enterrement de son père, un fils ne pouvant organiser le rite religieux pour la mort de sa mère, une mère et ses enfants n'ayant pu être auprès de leur mari et père, etc., etc., etc. Ces décès ne sont pas tous dus au Covid-19, mais leurs conditions sont soumises aux restrictions actuelles.

Les visites en hôpitaux, en EHPAD et en centres de soins palliatifs sont extrêmement réduites, voire bannies. L'accompagnement d'un proche est véritablement une expérience collective, pas seulement dans la chambre qui accueille votre patient ;

vous pouvez également croiser, côtoyer, les familles des autres pendant des jours, des semaines, des mois, un lien se crée avec eux, avec le personnel soignant et avec les bénévoles. Aujourd'hui ce lien se voit rompu brutalement, accentuant l'âpreté, l'inquiétude, la souffrance.

Les derniers moments de vie peuvent être joyeux tant qu'ils sont partagés. C'est encore la vie qui s'exprime et chacun a envie d'en profiter. Certaines interactions n'existeront pas : un échange avec un autre patient, chuchoter à l'oreille de ceux qu'on aime, le bonheur du malade qui vous voit arriver, l'instant banal que l'on vit comme un instant de grâce – une dernière sortie dans le jardin de l'hôpital, un ultime aveu, des mains qui se serrent, des caresses sur une joue, des embrassades – parfois seul le toucher est le moyen de communiquer ; tous ces gestes que l'on multiplie parce qu'on sait que le corps bientôt disparaîtra. C'est déchirant de penser que ces moments de partage sont retirés à certains.

Quand le décès survient, l'organisation des cérémonies funéraires demeure actuellement possible, mais sous certaines conditions – respect des gestes barrières, nombre très limité de personnes de la famille, l'organisation demeure possible, mais pas partout.

Le premier mouvement, le rendez-vous pour organiser les obsèques, se fait par téléphone et par mail. Les décisions se prennent dans un rapport aux autres tenu, avec le plus de distance physique possible. Selon les régions, les établissements, les entreprises de pompes funèbres, les règles ne sont pas les mêmes sur tout le territoire, et elles ne cessent d'évoluer. Des lieux de recueillement sont fermés, des messes interdites, les services funéraires réduits, la majorité des crématoriums ont suspendu les cérémonies ; celles qui sont autorisées limitent le nombre de personnes présentes. Il n'est plus possible de monter à bord du véhicule funéraire pour accompagner son proche au crématorium, au cimetière, et les cimetières sont fermés. Les corps des patients décédés du Covid-19 sont placés dans une housse mortuaire étanche qui ne pourra plus être ouverte, avant d'être transférés en chambre funéraire. Les toilettes rituelles, les soins de conservation usuels ne sont plus possibles pour eux.

Aller récupérer les affaires de votre proche à l'hôpital ou en soins palliatifs peut devenir ce moment dépersonnalisé, froid, rapide, effectué dans le respect des gestes barrières. La complicité avec les soignants doit elle aussi être mise à distance, écourtée ; les bénévoles n'ont plus le droit d'être présents.

La nuit du décès de ma mère en 2016, dans un centre de soins palliatifs, la patiente de la chambre voisine est morte aussi. Le lendemain matin, le mari de cette patiente que j'avais croisé pendant des semaines, m'a prise dans ses bras et m'a dit cette phrase dont j'aime bien me souvenir : « Il y avait un bus pour l'au-delà qui passait la nuit dernière, elles ont dû le prendre ensemble. » Un tel échange semble inenvisageable aujourd'hui, alors qu'il participe de cette mémoire que nous persévérons à constituer après le décès, à nous approprier.

Il n'est plus vraiment possible de se sentir libre de réagir au surgissement de la mort ; s'éloigner si on en a besoin, se recueillir sur une tombe, organiser la collation d'après obsèques, retourner chez le défunt, se réunir en famille pour partager des souvenirs amusants, s'échanger des photos, multiplier les accolades, convoquer la mémoire du défunt. Dévoiler des histoires familiales, amicales pour perpétuer cette mémoire. La parole, le langage mis en commun permettent de se recueillir, d'ajuster en groupe cette nouvelle histoire dont un membre a été ôté. La discussion, l'échange de quelques mots, le fait de pouvoir nommer la souffrance ressentie à ce moment-là, nommer le manque, le fait d'avoir la liberté de le faire, peut remettre de l'ordre, du sens dans ce bouleversement. C'est parfois l'occasion de commencer à trouver, inventer, une nouvelle place au défunt. Être présent, témoin, aide alors à construire un socle personnel, un rapport à l'absence.

Même s'isoler chez soi pour se plonger dans le chagrin n'est plus un choix, c'est une obligation, une conformation aux règles de confinement. Bien sûr, on y consent, on les respecte, mais cela va à l'encontre de ce dont on peut avoir besoin en ce temps d'adieu : choisir les conditions, les lieux, susceptibles de nous aider à supporter, traverser cette épreuve, à apprivoiser la mort.

Recueillir : recevoir et assembler pour conserver, comme on le fait de l'eau de pluie. Se recueillir : concentrer son attention, créer des circonstances pour retenir, ne pas disperser, pour prendre le temps de penser au défunt, pour faire vivre cette mort, et l'absorber, la tordre ou l'épuiser. Trouver une façon de vivre son chagrin, de partager la présence du mort. Épouser la forme qui nous convient pour dire adieu correctement. Dans chaque disparition se joue quelque chose de précis, de personnel, qui vous atteint, vous forge ou vous écrase, vous permet de diverses manières (rejet, repli, résignation, colère, affliction, etc.) d'apprivoiser la perte, de pérenniser votre relation au défunt dans ce monde hasardeux de l'après-mort. Toute perte est unique, et provoque en cascade plusieurs chagrins auxquels il faudra faire une place.

Comment vivra-t-on avec les morts qu'on n'a pas pu voir mourir, qu'on n'a pas pu enterrer selon ses croyances ? Comment vivra-t-on avec ces proches pour lesquels le recueillement a été entravé ? D'autres conditions d'accompagnement auraient-elles été possibles, si, par exemple, on avait pu tester un plus grand nombre de personnes : les malades hospitalisés pour d'autres pathologies que le Covid-19 et les proches leur rendant visite, entre autres.

Tous ceux qui fréquentent les hôpitaux savent à quel point les conditions de travail des soignants sont difficiles. Voici qu'aujourd'hui elles sont pires. Outre les conditions, le manque de matériel pour se protéger, la pénurie de masques, les soignants se trouvent face à toutes ces morts solitaires. Ce sont eux qui en sont témoins. Des psychiatres, psychologues et psychanalystes se rendent disponibles pour eux, créent des numéros d'appel gratuit pour les aider. Les soignants et les aidants ont besoin d'aide, voilà notre société. Dans une société où l'allongement des congés d'un parent qui perd un enfant est remis en question par des députés à

l'Assemblée nationale, dans une société où les cris d'alerte des personnels médicaux ont été ignorés pendant des années, comment s'organisera l'écoute, le soutien dont les soignants auront besoin ? Qui prendra soin d'eux ? Quel espace et quel temps leur seront ouverts, offerts ? En dehors des mobilisations associatives et individuelles, quelle humanité pour les entendre et agir en conséquence ? Pour eux, pour d'autres, la fin du confinement ne sera pas une grande fête, une bataille remportée, une « guerre » que l'on aura gagnée de façon souveraine et sans inquiétude. Non. Il y aurait bien des choses à retenir de l'inquiétude, de la mort, par exemple que, face à elle, nous pouvons être bien seuls et démunis. Si cela pouvait rendre modestes, plus humains, ceux qui ont échoué par arrogance, par mépris, par intérêt financier...

Après la peur, après l'isolement, après la mort, le gouvernement nous demandera de mettre les bouchées doubles pour rétablir l'économie, et ce sera l'occasion renouvelée de nous enjoindre à être « solidaires ». Pour ceux qui ont perdu un proche, un temps sera nécessaire à la réappropriation des moments retirés.

CLAIRE FERCAK

Parmi nos proches à l'hôpital en ce moment, il y a ceux que nous reverrons à l'issue de la période de confinement, et ceux qui vont mourir durant le confinement.

CLAIRE FERCAK

CLAIRE FERCAK, NÉE EN 1982, EST L'AUTEURE DE TROIS ROMANS AUX ÉDITIONS VERTICALES : *RIDEAU DE VERRE* (2007 ; J'AI LU, 2010), *HISTOIRES NATURELLES DE L'OUBLI* (2015) ET *CE QUI EST NOMMÉ RESTE EN VIE* PARU EN JANVIER 2020.

27 MARS 2020

Alain BADIOU

Sur la situation épidémique

ALAIN BADIOU

SUR LA SITUATION ÉPIDÉMIQUE



27 MARS 2020 / 20 H / **N° 20**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

J' ai toujours considéré que la situation actuelle, marquée par une pandémie virale, n'avait rien de bien exceptionnel.

Depuis la pandémie (virale aussi) du Sida, en passant par la grippe aviaire, le virus Ebola, le virus Sars 1, sans parler de plusieurs gripes, voire du retour de la rougeole, ou des tuberculoses que les antibiotiques ne guérissent plus, nous savons que le marché mondial, combiné à l'existence de vastes zones sous-médicalisées et de l'insuffisance de discipline mondiale dans les vaccinations nécessaires, produit inévitablement des épidémies sérieuses et dévastatrices (dans le cas du Sida, plusieurs millions de morts). Hormis le fait que la situation de la pandémie actuelle frappe cette fois à grande échelle l'assez confortable monde dit occidental – fait en lui-même dépourvu de signification novatrice, et appelant plutôt des déplorations suspectes et des âneries révoltantes sur réseaux sociaux – je ne voyais pas qu'au-delà des mesures de protection évidentes et du temps que mettra le virus à disparaître dans l'absence de nouvelles cibles, il faille monter sur ses grands chevaux.

Au demeurant, le vrai nom de l'épidémie en cours devrait indiquer qu'elle relève en un sens du « rien de nouveau sous le ciel contemporain ». Ce vrai nom est SARS 2, soit « Severe Acute Respiratory Syndrom 2 », nomination qui inscrit en fait une identification « en second temps », après l'épidémie de SARS 1, qui s'était déployée dans le monde au printemps 2003. Cette maladie avait été nommée à l'époque « la première maladie inconnue du ^{XXI} siècle ». Il est donc clair que l'épidémie actuelle n'est aucunement le surgissement de quelque chose de radicalement nouveau, ou d'inouï. Elle est la deuxième du siècle dans son genre, et situable dans sa filiation. Au point même que la seule critique sérieuse adressée, aujourd'hui, en matière prédictive, aux autorités, est de n'avoir pas sérieusement soutenu, après SARS 1, la recherche qui aurait mis à la disposition du monde médical des moyens d'action véritables contre SARS 2. C'est du reste une critique grave, qui dénonce une carence de l'État dans son rapport à la science, rapport essentiel dans la situation présente. Mais ceci est passé...

En attendant, je ne voyais donc rien d'autre à faire que d'essayer, comme tout le monde, de me séquestrer chez moi, et rien d'autre à dire que d'exhorter tout le monde à faire de même. Respecter sur ce point une stricte discipline est d'autant plus nécessaire qu'elle est un appui et une protection fondamentale pour tous ceux qui sont les plus exposés : bien sûr, tous les soignants, qui sont directement sur le front, et qui doivent pouvoir compter sur une ferme discipline, y compris des personnes infectées ; mais aussi les plus faibles, comme les gens âgés, notamment en EHPAD ; et encore tous ceux qui vont au travail et courent ainsi le risque d'une contagion. Cette discipline de ceux qui peuvent obéir à l'impératif « rester chez soi » doit aussi trouver et proposer les moyens pour que ceux qui n'ont guère ou pas de « chez eux » puissent cependant trouver un abri sûr. On peut ici penser à une

réquisition générale de certains hôtels, et à la constitution de « brigades » de jeunes volontaires pour assurer par livraisons le ravitaillement, comme cela s'est déjà fait, par exemple, à Nice.

Ces obligations sont, il est vrai, de plus en plus impérieuses, mais ne comportent pas, du moins à un premier examen, de grands efforts d'analyse ou de constitution d'une pensée neuve. Elles sont de l'ordre de ce qui fut nommé « le secours populaire ».

Mais voici que vraiment, je lis trop de choses, j'entends trop de choses, y compris dans mon entourage, qui me déconcertent par le trouble qu'elles manifestent, et par leur inappropriation totale à la situation, à vrai dire simple, dans laquelle nous sommes. Trop de gens qui, comme me le fait remarquer Élisabeth Roudinesco, songent moins à combattre efficacement la tragédie qu'à en jouir.

Ces déclarations péremptoires, ces appels pathétiques, ces accusations emphatiques, sont d'espèces différentes, mais toutes ont en commun, outre justement une secrète jouissance, un curieux mépris de la redoutable simplicité, et de l'absence de nouveauté, de la situation épidémique actuelle. Ou bien elles sont inutilement serviles au regard des pouvoirs, qui ne font en fait que ce à quoi ils sont contraints par la nature du phénomène. Ou bien elles nous ressortent la Planète et sa mystique, ce qui ne nous avance en rien. Ou bien elles mettent tout sur le dos du pauvre Macron, qui ne fait, et pas plus mal qu'un autre, que son travail de chef d'État en temps de guerre ou d'épidémie. Ou bien elles crient à l'événement fondateur d'une révolution inouïe, dont on ne voit pas quel rapport elle soutiendrait avec l'extermination d'un virus, dont du reste nos « révolutionnaires » n'ont pas le moindre moyen nouveau. Ou bien elles sombrent dans un pessimisme de fin du monde. Ou bien elles s'exaspèrent sur le point que le « moi d'abord », règle d'or de l'idéologie contemporaine, ne soit en la circonstance d'aucun intérêt, d'aucun secours, et puisse même apparaître comme complice d'une continuation indéfinie du mal.

On dirait que l'épreuve épidémique dissout partout l'activité intrinsèque de la Raison, et qu'elle oblige les sujets à revenir aux tristes effets – mysticisme, fabulations, prières, prophéties et malédictions – dont le Moyen Âge était coutumier quand la peste balayait les territoires.

Du coup, je me sens quelque peu contraint de rassembler quelques idées simples. Je dirais volontiers : cartésiennes. Convenons pour commencer par définir le problème, par ailleurs si mal défini, et donc si mal traité.

Une épidémie a ceci de complexe qu'elle est, toujours, un point d'articulation entre des déterminations naturelles et des déterminations sociales. Son analyse complète est transversale : il faut saisir les points où les deux déterminations se croisent, et en tirer les conséquences.

Par exemple, le point initial de l'actuelle épidémie se situe très probablement sur les marchés dans la province de Wuhan. Les marchés chinois sont encore aujourd'hui connus pour ce qui s'y trouve exposé, notamment leur goût de la vente en plein air de toutes sortes d'animaux vivants entassés. L'hypothèse à ce jour la plus fiable est que c'est là que le virus s'est trouvé à un moment donné présent,

sous une forme animale elle-même héritée des chauves-souris, dans un milieu populaire très dense, et avec une hygiène quelque peu rudimentaire.

La poussée naturelle du virus d'une espèce à une autre transite alors vers l'espèce humaine. Comment exactement ? Nous ne le savons pas encore, et seules des procédures scientifiques nous l'apprendront. Stigmatisons au passage tous ceux qui lancent, sur les réseaux d'internet, des fables typiquement racistes, étayées sur des images truquées, selon lesquelles tout provient de ce que les Chinois mangent des chauve-souris quasiment vivantes...

Ce transit local entre espèces animales jusqu'à l'homme constitue le point d'origine de toute l'affaire. Après quoi seulement opère une donnée fondamentale du monde contemporain : l'accès du capitalisme d'État chinois à un rang impérial, soit une présence intense et universelle sur le marché mondial. D'où d'innombrables réseaux de diffusion, avant évidemment que le gouvernement chinois soit en mesure de confiner totalement le point d'origine – en fait, une province entière, quarante millions de personnes – ce qu'il finira cependant par faire avec succès, mais trop tard pour que l'épidémie soit empêchée de partir sur les chemins – et les avions, et les bateaux – de l'existence mondiale.

Un détail révélateur de ce que j'appelle la double articulation d'une épidémie : aujourd'hui, SARS 2 est jugulée à Wuhan, mais il y a de très nombreux cas à Shanghai, majoritairement dus à des gens, chinois en général, venant de l'étranger. La Chine est donc un lieu où l'on observe le nouage, pour une raison archaïque, puis moderne, entre un croisement nature-société sur des marchés mal tenus, de forme ancienne, cause ponctuelle de l'apparition de l'infection, et une diffusion planétaire de ce point d'origine, portée, elle, par le marché mondial capitaliste et ses déplacements aussi rapides qu'incessants.

Après quoi, on entre dans l'étape où les États tentent, localement, de juguler cette diffusion. Notons au passage que cette détermination reste fondamentalement locale, alors même que l'épidémie, elle, est transversale. En dépit de l'existence de quelques autorités transnationales, il est clair que ce sont les États bourgeois locaux qui sont sur la brèche.

Nous touchons là à une contradiction majeure du monde contemporain : l'économie, y compris le processus de production en masse des objets manufacturés, relève du marché mondial. On sait que la simple fabrication d'un téléphone portable mobilise du travail et des ressources, y compris minières, dans au moins sept États différents. Mais d'un autre côté, les pouvoirs politiques restent essentiellement nationaux. Et la rivalité des impérialismes, anciens (Europe et USA) et nouveaux (Chine, Japon...) interdit tout processus d'un État capitaliste mondial. L'épidémie, c'est aussi un moment où cette contradiction entre économie et politique est patente. Même les pays européens ne parviennent pas à ajuster à temps leurs politiques face au virus.

En proie eux-mêmes à cette contradiction, les États nationaux tentent de faire face à la situation épidémique en respectant autant que faire se peut les mécanismes du Capital, bien que la nature du risque les oblige à modifier le style et les actes du pouvoir.

On sait depuis longtemps qu'en cas de guerre entre pays, l'État doit imposer, non seulement bien sûr aux masses populaires, mais aux bourgeois eux-mêmes, des contraintes considérables, et ce pour sauver le capitalisme local. Des industries sont quasiment nationalisées au profit d'une production d'armements déchaînée mais qui ne produit sur le moment aucune plus-value monétisable. Quantité de bourgeois sont mobilisés comme officiers et exposés à la mort. Les scientifiques cherchent nuit et jour à inventer de nouvelles armes. Nombre d'intellectuels et d'artistes sont requis d'alimenter la propagande nationale, etc.

Face à une épidémie, ce genre de réflexe étatique est inévitable. C'est pourquoi, contrairement à ce qui se dit, les déclarations de Macron ou de Philippe concernant l'État redevenu soudain « providence », une dépense de soutien aux gens hors travail, ou aux indépendants dont on ferme la boutique, engageant des milliards d'argent de l'État, l'annonce même de « nationalisations » : tout cela n'a rien d'étonnant ni de paradoxal. Et il s'ensuit que la métaphore de Macron, « nous sommes en guerre », est correcte : guerre ou épidémie, l'État est contraint, outrepassant parfois le jeu normal de sa nature de classe, de mettre en œuvre des pratiques à la fois plus autoritaires et à destination plus globale, pour éviter une catastrophe stratégique. D'où qu'il utilise aussi le lexique fané de la « nation », dans une sorte de gaullisme caricatural, qui est aujourd'hui dangereux, vu que le nationalisme fait partout le lit d'une extrême droite revancharde.

Toutes ces rhétoriques sont une conséquence tout à fait logique de la situation, dont le but est de juguler l'épidémie – de gagner la guerre, pour reprendre la métaphore de Macron – le plus sûrement possible, tout en restant dans l'ordre social établi. Ce n'est nullement une comédie, c'est une nécessité imposée par la diffusion d'un processus mortel qui croise la nature (d'où le rôle éminent des scientifiques dans cette affaire) et l'ordre social (d'où l'intervention autoritaire, et elle ne peut être autre chose, de l'État).

Qu'apparaissent dans cet effort de grandes carences est inévitable. Ainsi le manque de masques protecteurs, ou l'impréparation concernant l'étendue du confinement hospitalier. Mais qui donc peut réellement se vanter d'avoir « prévu » ce genre de choses ? À certains égards, l'État n'avait pas prévu la situation actuelle, c'est bien vrai. On peut même dire qu'en affaiblissant, depuis des décennies, l'appareil national de santé, et en vérité tous les secteurs de l'État qui étaient au service de l'intérêt général, il avait plutôt fait comme si rien de semblable à une pandémie dévastatrice ne pouvait affecter notre pays. En quoi il est très fautif, non seulement sous sa forme Macron, mais sous celle de tous ceux qui l'ont précédé depuis au moins trente ans. Et il est bien possible que la question du démantèlement et de la privatisation des services publics – qui est aussi la question de la propriété privée, donc du communisme – soit rénovée, dans l'opinion, par la crise épidémique.

Mais en attendant, il est tout de même juste de dire ici que personne n'avait prévu, voire imaginé, le développement en France d'une pandémie de ce type, sauf peut-être quelques savants isolés. Beaucoup pensaient probablement que ce genre d'histoire était bon pour l'Afrique ténébreuse ou la Chine totalitaire, mais pas pour la démocratique Europe. Et ce n'est sûrement pas les gauchistes – ou les gilets

jaunes, ou même les syndicalistes – qui peuvent avoir un droit particulier de gloser sur ce point, et de continuer à faire tapage sur Macron, leur cible dérisoire depuis toujours. Ils n'ont, eux non plus, absolument rien envisagé de tel. Tout au contraire : l'épidémie déjà en route en Chine, ils ont multiplié, jusqu'à très récemment, les regroupements incontrôlés et les manifestations tapageuses, ce qui devrait leur interdire aujourd'hui, quels qu'ils soient, de parader face aux retards mis par le pouvoir à prendre la mesure de ce qui se passait. Nulle force politique, en réalité, en France, n'a réellement pris cette mesure avant l'État macronien et sa mise en place d'un confinement autoritaire.

Du côté de cet État, la situation est de celles où l'État bourgeois doit, explicitement, publiquement, faire prévaloir des intérêts en quelque sorte plus généraux que ceux de la seule bourgeoisie, tout en préservant stratégiquement, dans l'avenir, le primat des intérêts de classe dont cet État représente la forme générale. Ou, autrement dit, la conjoncture oblige l'État à ne pouvoir gérer la situation qu'en intégrant les intérêts de la classe, dont il est le fondé de pouvoir, dans des intérêts plus généraux, et ce à raison de l'existence interne d'un « ennemi » lui-même général, qui peut être, en temps de guerre, l'envahisseur étranger, et qui est, dans la situation présente, le virus SARS 2.

Ce genre de situation (guerre mondiale, ou épidémie mondiale) est particulièrement « neutre » sur le plan politique. Les guerres du passé n'ont provoqué de révolution que dans deux cas, si l'on peut dire excentriques au regard de ce qu'étaient les puissances impériales : la Russie et la Chine. Dans le cas russe, ce fut parce que le pouvoir tsariste était, à tous égards, et depuis longtemps, retardataire, y compris en tant que pouvoir possiblement ajusté à la naissance d'un capitalisme véritable dans cet immense pays. Et il existait par contre, avec les bolcheviks, une avant-garde politique moderne, fortement structurée par des dirigeants remarquables. Dans le cas chinois, la guerre révolutionnaire intérieure a précédé la guerre mondiale, et le Parti communiste chinois était déjà, en 1937, lors de l'invasion japonaise, à la tête d'une armée populaire qui avait fait ses preuves. En revanche, dans aucune des puissances occidentales la guerre n'a provoqué de révolution victorieuse. Même dans le pays vaincu en 1918, l'Allemagne, l'insurrection spartakiste a été très rapidement écrasée. C'est une rêverie inconsistante et dangereuse d'imaginer que le capitalisme contemporain, qui jouit de l'effondrement partout de l'hypothèse communiste, et qui peut donc se présenter comme la seule forme historique possible des sociétés de classe contemporaines, puisse être sérieusement mis en péril par ce qui se passe aujourd'hui.

La leçon de tout cela est claire : l'épidémie en cours n'aura, en tant que telle, en tant qu'épidémie, aucune conséquence politique notable dans un pays comme la France. À supposer même que notre bourgeoisie pense, au vu de la montée des grognements informes et des slogans inconsistants mais répandus, que le moment est venu de se débarrasser de Macron, cela ne représentera absolument aucun changement notable. Les candidats « politiquement corrects » sont déjà dans la coulisse, comme le sont les tenants des formes les plus moisies d'un « nationalisme » aussi obsolète que répugnant.

Quant à nous, qui désirons un changement réel des données politiques dans ce pays, il faut profiter de l'interlude épidémique, et même du – tout à fait nécessaire – confinement, pour travailler, mentalement comme par écrit et correspondance, à de nouvelles figures de la politique, au projet de lieux politiques nouveaux, et au progrès transnational d'une troisième étape du communisme, après celle, brillante, de son invention, et celle, forte et complexe, mais finalement vaincue, de son expérimentation étatique.

Il faudra aussi en passer par une critique serrée de toute idée selon laquelle des phénomènes comme une épidémie ouvrent par eux-mêmes à quoi que ce soit de politiquement novateur. En sus de la transmission générale des données scientifiques sur l'épidémie, seules ne garderont une force politique que des affirmations et convictions nouvelles concernant les hôpitaux et la santé publique, les écoles et l'éducation égalitaire, l'accueil des vieillards, et autres questions du même genre. Ce sont les seules qu'on pourra éventuellement articuler à un bilan des faiblesses dangereuses de l'État bourgeois mises en lumière par la situation actuelle.

Au passage, on dira courageusement, publiquement, que les prétendus « réseaux sociaux » montrent une fois de plus qu'ils sont d'abord – outre le fait qu'ils engraisent les plus grands milliardaires du moment – un lieu de propagation de la paralysie mentale bravache, des rumeurs incontrôlées, de la découverte de « nouveautés » antédiluviennes, quand ce n'est pas de l'obscurantisme fascisant.

N'accordons crédit, même et surtout confinés, qu'aux vérités contrôlables de la science et aux perspectives fondées d'une nouvelle politique, de ses expériences localisées – y compris concernant l'organisation des classes les plus exposées, singulièrement les prolétaires nomades venus d'ailleurs – comme de sa visée stratégique.

ALAIN BADIOU

On dirait que l'épreuve épidémique dissout partout l'activité intrinsèque de la Raison, et qu'elle oblige les sujets à revenir aux tristes effets – mysticisme, fabulations, prières, prophéties et malédictions – dont le Moyen Âge était coutumier quand la peste balayait les territoires. Du coup, je me sens quelque peu contraint de rassembler quelques idées simples. Je dirais volontiers : cartésiennes.

ALAIN BADIOU

ALAIN BADIOU, NÉ EN 1937 À RABAT, EST PHILOSOPHE, ROMANCIER ET DRAMATURGE. IL EST NOTAMMENT L'AUTEUR DE *L'ÊTRE ET L'ÉVÉNEMENT*, PARU AU SEUIL EN TROIS VOLUMES (1988, 2006, 2018).

27 MARS 2020